

www.e-rara.ch

Oeuvres Completes De Voltaire

Voltaire

A Basle, 1784-1790

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ae III

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-87727>

[Lettre CLXXXI - CXC]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

L E T T R E C L X X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

19 de mars.

1766.

O H ! que j'aime votre philosophie agissante et bienfaisante ! Il y a , dans le discours de M. de *Castillon* , un bel éloge de cette vraie philosophie qu'il rend compatible avec la religion , ainsi qu'il le devait faire dans un discours public. Le roi de Prusse mande que , sur mille hommes , on ne trouve qu'un philosophe ; mais il excepte l'Angleterre. A ce compte , il n'y aurait guère que deux mille sages en France ; mais ces deux mille , en dix ans , en produisent quarante mille ; et c'est à peu-près tout ce qu'il faut ; car il est à propos que le peuple soit guidé , et non pas qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être.

J'ai lu *Henri IV* ; je pense comme vous : mais je crois que , si on permettait la représentation de ce petit ouvrage , il serait joué trois mois de suite , tant on aime mon cher *Henri IV* ; et je ne vois pas pourquoi on prive le public d'un ouvrage fait pour des Français.

Voici une petite lettre pour *Laleu* , et une autre pour *Briasson* qui me néglige. Mais parlez-moi donc du *Dictionnaire*. Les souscripteurs l'ont-ils ? maître *Beaudet* s'oppose-t-il à la publication ? Les *Beaudets* ne passeront pas les trois petits volumes de *Mélanges*. Il faudra du temps ; il faudra attendre qu'il y ait quarante mille sages.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mars.

Je crois, mes anges, que voici le dernier effort du ———
pauvre petit diable d'ex-jésuite. Vous ferez peut-être 1766.
étonnés de trouver des numéros en marge, comme
s'il s'agissait d'une reddition de comptes; mais ces
numéros indiquent des notes qu'on prétend mettre
à la fin de la pièce. Ces notes sont pour la plupart
purement historiques, et serviront à faire connaître
les héros ou les monstres de ce temps-là. Il y a une
préface curieuse; on vous enverra le tout, avec les
noms des personnages, si vous êtes contents de la
pièce; nous attendrons vos ordres.

Vous ne daignez pas me mander des nouvelles du
tripot; vous ne me dites rien de l'ordonnance qui
doit déclarer ma livrée honnête; pas un mot de la
clôture du tripot, ni de la rentrée, ni de l'impofante
Clairon. Je ne vous dirai rien non plus de M. de
Chabanon; je ne vous dirai pas que je lui ai donné
un sujet que je crois très-intéressant et très-tragique.

Je me mets sous l'ombre de vos ailes, du fond
de mes déserts et du milieu de mes neiges. V.

LETTRE CLXXXIII.

A M. MARIOTT, à Londres.

A Ferney, 28 de mars.

1766. **V**OTRE lettre, Monsieur, est comme vos ouvrages, pleine d'esprit et d'imagination. Je ne crois pas que je parvienne jamais à faire établir de mon vivant une tolérance entière en France, mais j'en aurai du moins jeté les premiers fondemens; et il est certain que, depuis quelques années, les esprits sont plus heureusement disposés qu'ils n'étaient. La philosophie humaine commence à l'emporter beaucoup sur la superstition barbare.

A l'égard des princes dont vous me parlez, qui souhaitent tant la population et qui la détruisent par leurs guerres, je voudrais qu'ils fussent condamnés, eux et tous leurs soldats, à engrosser trente ou quarante mille filles avant d'entrer en campagne, et qu'il ne fût jamais permis de tuer personne sans avoir auparavant donné la vie à quelqu'un. Je ne fais rien de plus naturel et de plus juste.

A l'égard de la polygamie, c'est une autre affaire. Votre marchand de volaille était très-estimable d'avoir deux femmes, il devait même en avoir davantage, à l'exemple des coqs de sa basse-cour; mais il n'en est pas de même des autres professions. Votre marchand pondait apparemment sur ses œufs, et tout le monde n'a pas le moyen d'entretenir deux femmes dans sa maison; cela est bon pour le grand-turc, les

rois d'Israël et les patriarches ; il n'appartient pas aux citoyens chrétiens d'en faire autant. Je voudrais seulement que chacun de nos prêtres en eût une , et sur-tout chacun de nos moines , qui passent pour être très-capables de rendre à l'Etat de grands services. Il est plaisant qu'on ait fait une vertu du vice de chasteté ; et voilà encore une drôle de chasteté que celle qui mène tout droit les hommes au péché d'*Onan*, et les filles aux pâles couleurs !

Si vous voyez milord *Chesterfield* et milord *Littleton*, je vous prie , Monsieur , de vouloir bien leur présenter mes respects. J'aurais bien voulu vous écrire quelques mots dans votre langue que j'aimerais toute ma vie , et pour laquelle vous redoublez mon goût ; mais je perds la vue , et je suis obligé de dicter que je suis avec l'estime la plus respectueuse , Monsieur , votre , etc.

L E T T R E C L X X X I V .

A M A D E M O I S E L L E C L A I R O N .

Ferney , 30 de mars.

Vous allez être un peu surprise , Mademoiselle ; je vous demande une cure. Vous allez croire que c'est la cure de quelque malade pour qui je vous prierais de parler à M. *Tronchin*, ou la cure de quelque esprit faible que je recommanderais à votre philosophie , ou la cure de quelque pauvre amant à qui vos talens et vos grâces auraient tourné la tête : rien de tout cela ; c'est une cure de paroisse. Un drôle de

1766. corps de prêtre du pays d'*Henri IV*, nommé *Doleac*, demeurant à Paris, sur la paroisse Sainte-Marguerite, meurt d'envie d'être curé du village de Cazau. M. de *Villepinte* donne ce bénéfice. Le prêtre a cru que j'avais du crédit auprès de vous, et que vous en aviez bien davantage auprès de M. de *Villepinte*; si tout cela est vrai, donnez-vous le plaisir de nommer un curé au pied des Pyrénées, à la requête d'un homme qui vous en prie du pied des Alpes. Souvenez-vous que *Molière*, l'ennemi des médecins, obtint de *Louis XIV* un canonicat pour le fils d'un médecin.

Les curés qui ont pris la liberté de nous excommunier, nous canoniseront quand ils sauront que c'est vous qui donnez des cures. Je voudrais que vous disposassiez de celle de Saint-Sulpice.

Je ne fais pas quand vous remonterez sur le jubé de votre paroisse. Vous devriez choisir, pour votre premier rôle, celui de lire au public la déclaration du roi en faveur des beaux arts contre les fots; c'est à vous qu'il appartient de la lire. (1)

Adieu, Mademoiselle; je vous supplie de vouloir bien faire souvenir de moi vos amis, et sur-tout d'être bien persuadée qu'il n'y en a aucun de plus sensible que moi à tous vos différens mérites. Je vous serai attaché toute ma vie, soit que vous donniez des bénéfices à des prêtres, soit que vous les corrigiez de leur impertinence, soit que vous les méprisiez. V.

(1) M. de *Voltaire* sollicitait vivement une déclaration du roi qui rendit aux comédiens l'état de citoyen, et qui les affranchit de cette excommunication lancée autrefois contre de vils baladins. Il n'eût pas fallu moins, sans doute, pour engager mademoiselle *Clairon* à remonter sur le théâtre. Voyez ci-devant la lettre à M. *Jabineau*.

L E T T R E C L X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril.

JE crois, mes anges, que le petit ex-jésuite me fera tourner la tête. Il est au désespoir d'avoir choisi un sujet qui n'est pas dans les mœurs présentes; il dit que ce n'est pas assez de bien faire, et qu'il faut faire au goût du monde. Presque tous ses vers me paraissaient assez bons; mais il n'est pas encore satisfait. Il a donné depuis peu quelques coups de pinceau à son tableau du *Caravage*; il vous supplie de le lui renvoyer; il jure qu'il vous le rendra bientôt avec une préface d'un de ses amis, et des notes historiques d'un pédant assez instruit de l'histoire romaine. Cela fera un petit volume qui pourra plaire à quelques gens de lettres. Tout cela sera prêt pour le retour de *Roscius le Kain*.

1766.

Gabriel Cramer avait commencé, sans m'en rien dire, ce recueil en trois volumes, ce qui n'est pas trop bien à lui. Et pourquoi charger encore le public de ces trois boisseaux d'inutilités? il m'avoua enfin ce mystère. Il était tout prêt à imprimer une infinité de rogatons qui ne sont pas de moi; il a fallu, pour l'en empêcher, lui donner les sottises que j'ai pu trouver sous ma main. Voilà l'histoire de cette plate édition, à laquelle je ne m'intéresse en aucune manière.

1766. J'ai eu l'honneur de recevoir dans mon hermitage celui qui occupe la place que je vous destinais. Je vois bien que cette place devait être remplie par un homme aimable. Il y a deux ans que je ne suis sorti de chez moi ; il y est venu sans façon avec M. de *Taules* et M. *Hénin* ; il s'est accoutumé à moi tout d'un coup ; il a dîné avec autant d'appétit que si ses cuisiniers avaient fait le repas. C'est, ce me semble, un homme très-simple et très-accommodant ; mais je doute qu'il veuille se charger du droit négatif, qui est le fondement de toutes les querelles de Genève. Au reste, il s'occupe à écouter les deux partis avec l'air de l'impartialité ; ses collègues en font autant, et tous trois sont résolus, si je ne me trompe, à brider un peu le peuple ; mais qui ne faudrait-il pas brider ?

La nouvelle milice excite de grands mécontentemens dans toutes les provinces du royaume. Beaucoup d'artistes et d'ouvriers, des fils de marchands, d'avocats, de procureurs, s'enfuient de tous côtés ; ils vont par bandes dans les pays étrangers. J'ai perdu des artisans qui m'étaient extrêmement nécessaires, et j'en suis fort affligé.

Vous voyez que je réponds, mes divins anges, à tous vos articles ; et, afin de ne laisser rien en arrière, j'ai lu les critiques de mon aîné d'*Olivet* sur *Racine*. Mon aîné est un peu vétillard, mais il faut qu'il y ait de ces gens-là dans notre république des lettres. Mon ex-jésuite est à vos pieds, et moi aussi ; nous attendons tous deux la plus voyageuse des tragédies. V.

L E T T R E C L X X X V I .

A M D A M I L A V I L L E .

1 d'avril.

LE *Philosophe sans le savoir*, mon cher ami, n'est pas à la vérité une pièce faite pour être relue, mais bien pour être rejouée. Jamais pièce, à mon gré, n'a dû favoriser davantage le jeu des acteurs ; et il faut que l'auteur ait une parfaite connaissance de ce qui doit plaire sur le théâtre. Mais on ne relit que les ouvrages remplis de belles tirades, de sentences ingénieuses et vraies, en un mot des choses éloquentes et intéressantes.

1766.

Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous croyez digne d'être instruit. J'entends, par peuple, la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire ; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorans. Si vous sachiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes : cette entreprise est assez forte et assez grande.

Il est vrai que *Confucius* a dit qu'il avait connu des gens incapables de science, mais aucun incapable de vertu. Aussi doit-on prêcher la vertu au plus bas

1766. peuple ; mais il ne doit pas perdre son temps à examiner qui avait raison de *Nestorius* ou de *Cyrille*, d'*Eusèbe* ou d'*Athanase*, de *Jansénius* ou de *Molina*, de *Zuingle* ou d'*Oecolampade*. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût jamais eu de bon bourgeois infatué de ces disputes ! nous n'aurions jamais eu de guerres de religion, nous n'aurions jamais eu de Saint-Barthelemy.

Toutes les querelles de cette espèce ont commencé par des gens oisifs et qui étaient à leur aise. Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu.

Je suis de l'avis de ceux qui veulent faire de bons laboureurs des enfans trouvés, au lieu d'en faire des théologiens. Au reste, il faudrait un livre pour approfondir cette question, et j'ai à peine le temps, mon cher ami, de vous écrire une petite lettre.

Je vous prie de vouloir bien me faire un plaisir, c'est d'envoyer l'édition complète de *Cramer* à M. de la Harpe. Ce n'est pas qu'assurément je prétende lui donner des modèles de tragédie, mais je suis bien aise de lui montrer quelques petites attentions dans son malheur.

Je n'ai point reçu le panégyrique fait par monsieur *Thomas*. Surement on fait examiner secrètement le *Dictionnaire des sciences*, puisqu'il n'est pas encore délivré aux souscripteurs. Mais qui sont les examinateurs en état d'en rendre un compte fidelle ? faudrait-il qu'un scrupule mal fondé, ou la malignité d'un pédant fit perdre aux souscripteurs leur argent, et aux libraires leurs avances ? J'aimerais autant refuser le paiement d'une lettre de change, sous prétexte qu'on, en pourrait abuser.

Voici trois exemplaires que M. *Boursier* m'a remis

pour vous être envoyés. Il dit que vous ne ferez pas mal d'en adresser un au prêtre de Novempopulanie. Vous voyez que la justice de DIEU est lente, mais elle arrive : *Persequitur pede pœna claudo*. Il y a des gens auxquels il faut apprendre à vivre, et il est bon de venger quelquefois la raison des injures des marouffes. 1766.

Nous avons ici la médiation, et je crois que vous ne vous en souciez guère. J'attends toujours quelque chose de *Fréret*. On dit que ma nièce de *Florian* passera son temps agréablement à Ornoy : vous irez la voir ; elle est bien heureuse.

Adieu, mon très-cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C L X X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 d'avril.

J'AI montré au petit apostat la lettre de mes anges, et leurs judicieuses observations. En vérité, ce pauvre jeune homme est à plaindre. Vos anges voient clair, m'a-t-il dit ; je pourrais disputer avec eux sur un ou deux points, mais je ne veux pas songer à des coups d'épingle, lorsque je me meurs de la consommation. Je peux bien promettre à vos anges une cinquantaine de vers bien placés et vigoureux ; je pourrai limer, polir, embellir ; mais comment intéresser dans les deux derniers actes ? Les gens outragés qui se vengent,

1766.

n'arrachent point le cœur; c'est quand on se venge de ce qu'on adore, qu'on fait des impressions profondes et qu'on enlève les suffrages; deux personnes qui manquent à la fois leur coup font encore un mauvais effet: cette dernière réflexion me tue. Ma maison est tellement construite que je ne peux en ôter ce triste fondement. Tout ce que je puis faire, c'est de dorer et de vernir les appartemens, et de les dorer si bien qu'on pardonne les défauts de l'édifice. Ecrivez donc à vos anges qu'ils aient la bonté de me renvoyer mes cinq chambres, afin que je les dore à fond.

Ayez donc pitié de ce pauvre diable, je vous en prie. Gloire vous soit rendue à jamais, pour avoir réhabilité un art charmant et nécessaire! On a bien de la peine avec les Velches, mais à la fin on vient à bout d'eux.

Il y a deux exemplaires, à Genève, d'un maudit livre intitulé : *la France détruite par M. le duc de...*; je n'ai pu parvenir à le voir, et je ne crois pas qu'il se vende à Paris avec privilège. Je me mets au bout des ailes de mes anges, avec mon culte ordinaire.

LETTRE

L E T T R E C L X X X V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Genève, le 13 d'avril.

Nous avons reçu, Monsieur, votre lettre du 6 d'avril. Nous avons été très-affligés d'apprendre que vous avez été malade. Nous attendons avec impatience le paquet que vous nous annoncez par la diligence de Lyon : cela fera très-important pour nos affaires auxquelles vous daignez vous intéresser. 1766.

Nous avons vu à la campagne M. de *Voltaire* qui vous aime bien tendrement, et qui nous a chargé de vous assurer qu'il vous ferait attaché toute sa vie. Il nous a paru en assez mauvaise fanté, et un peu vieilli.

Nous ne manquerons pas de faire venir de Suisse le recueil des lettres des sieurs *Covelle*, *Beaudinet* et *Montmolin*. En attendant, voici une pièce assez singulière, et qui est très-authentique. Nous en avons reçu quelques exemplaires de Neuchâtel, et ils ont été débités sur le champ.

Tous les souscripteurs pour l'*Encyclopédie* ont reçu leurs volumes dans ce pays. Nous ne concevons pas comment vous n'avez pas les vôtres à Paris. On trouve en général l'ouvrage très-sagement écrit et fort instructif. Il est à croire que, sous un gouvernement aussi éclairé que le vôtre, la calomnie et le fanatisme ne priveront pas le public d'un livre si nécessaire, et qui fait honneur à la France.

Corresp. générale. Tome IX. Y

1766. On nous mande qu'il y a un arrangement pris entre monsieur le chancelier et M. de *Fresne*, et que celui-ci sera nommé chancelier. Pour nous autres Gênois, soit que M. le duc de *Choiseul* reprenne les affaires étrangères, ou que M. le duc de *Praslin* les garde, nous sommes également reconnaissans envers le roi, qui daigne vouloir pacifier nos petits différens. C'est un procès qui se plaide avec la plus grande tranquillité et la plus grande décence. Tous les citoyens sont également contens des médiateurs, et sur-tout de M. le chevalier de *Beauteville* qui nous écoute tous avec la plus grande affabilité, et avec une patience qui nous fait rougir de nos importunités.

Nous avons pour résident un homme de lettres très-instruit, qui aime les arts; il est dans l'intention de se fixer parmi nous, car il a fait venir une bibliothèque de plus de six mille volumes. C'est un homme qui pense en vrai philosophe, ami de la paix et de la tolérance, et ennemi de la superstition. Le nombre de ceux qui pensent ainsi augmente prodigieusement tous les jours, et dans la Suisse comme ailleurs. Nous eûmes, il y a quelque temps, un avocat général de Grenoble qui vint voir notre ville; c'est un jeune homme très-éclairé, et qui a de l'horreur pour la persécution.

Dans mon dernier voyage à Montpellier nous trouvâmes, mon frère et moi, beaucoup de gens qui pensent aussi sensément que vous; et nous bénissons DIEU des progrès que fait cette sage philosophie véritablement religieuse, qui ne peut avoir pour ennemis que ceux du genre-humain. Le bas peuple en vaudra certainement mieux, quand les principaux

citoyens cultiveront la sagesse et la vertu ; il sera ———
contenu par l'exemple, qui est la plus belle et la plus 1766.
forte des vertus.

Il est bien certain que les pèlerinages, les prétendus miracles, les cérémonies superstitieuses, ne feront jamais un honnête homme ; l'exemple seul en fait, et c'est la seule manière d'instruire l'ignorance des villageois. Ce sont donc les principaux citoyens qu'il faut d'abord éclairer.

Il est certain, par exemple, que, si à Naples les seigneurs donnaient à DIEU la préférence qu'ils donnent à St *Janvier*, le peuple, au bout de quelques années, se soucierait fort peu de la liquéfaction dont il est aujourd'hui si avide ; mais si quelqu'un s'avisait à présent de vouloir instruire ce peuple napolitain, il se ferait lapider. Il faut que la lumière descende par degrés ; celle du bas peuple sera toujours fort confuse. Ceux qui sont occupés à gagner leur vie, ne peuvent l'être d'éclairer leur esprit ; il leur suffit de l'exemple de leurs supérieurs.

Adieu, Monsieur ; toute notre famille s'intéresse bien vivement à votre santé et à votre bien-être. Nous désirerions pouvoir imprimer quelques-uns de ces beaux ouvrages qu'on fait quelquefois dans votre patrie, pour la perfection des mœurs et de la raison.

Nous sommes avec les sentimens les plus inaltérables,

Monsieur,

vos très-humbles et très-obéissans
serviteurs,

LES FRERES BOURSIER.

L E T T R E C L X X X I X .

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D' A R G E N T A L .

18 d'avril.

1766. J'embrercie bien l'une de mes anges de son aimable lettre. Je conviens avec elle que la première maxime de la politique est de se bien porter. Il est certain que le travail forcé abrège les jours ; mais vous conviendrez aussi, mes anges, que la correspondance avec les cabinets de tous les princes de l'Europe est plus agréable qu'une relation suivie avec des charpentiers de vaisseaux, et avec tous leurs agrès ; c'est une langue toute nouvelle, et que je soupçonne d'être fort rebutante. Il me semble qu'un bénéfice simple de chef du conseil des finances, avec cinquante mille livres de rente, est beaucoup plus plaisant. Je tiens d'ailleurs qu'il n'est beau d'être à la tête d'une marine que quand on a cent vaisseaux de lignes, sans compter les frégates.

A propos de marine, le *Sextus Pompée* de mon petit ex-jésuite était un très-grand marin ; il désola quelque temps ces marauds de triumvirs sur mer. L'auteur a bien retravaillé, il a radoubé son vaisseau tant qu'il a pu ; mais il dit que sa barque n'arrivera jamais à Tendre. Ce qui lui plaît actuellement de cet ouvrage, c'est qu'il a fourni des remarques assez

curieuses sur l'histoire romaine , et sur les temps de barbarie et d'horreur que chaque nation a éprouvés. 1766.
Le tout pourra faire un volume qui amusera quelques penseurs ; c'est à quoi il faut se réduire.

Mademoiselle *Clairon* me mande qu'elle ne rentrera point. On veut s'en tenir à la déclaration de *Louis XIII*. On ne songe pas , ce me semble , que du temps de *Louis XIII* , les comédiens n'étaient pas pensionnaires du roi , et qu'il est contradictoire d'attacher quelque honte à ses domestiques. Je ne puis blâmer une actrice qui aime mieux renoncer à son art que de l'exercer avec honte. De mille absurdités qui m'ont révolté depuis cinquante ans , une des plus monstrueuses , à mon avis , est de déclarer infames ceux qui récitent de beaux vers par ordre du roi. Pauvre nation , qui n'existe actuellement dans l'Europe que par les beaux arts , et qui cherche à les déshonorer !

Je vois rarement M. le chevalier de *Beauteville* , tout grand partisan qu'il est de la comédie ; il y a deux ans que je ne suis point de chez moi , et je n'en sortirai que pour aller où est *Pradon*. Pour le peu que j'ai vu M. de *Beauteville* , il m'a paru beaucoup plus instruit que ne l'est d'ordinaire un chevalier de Malte et un militaire. Il a de la fécondité dans la conversation , simple , naturel , mettant les gens à leur aise ; en un mot , il m'a paru fort aimable. M. *Hénin* est fort fâché de la retraite de M. le duc de *Praslin* et de celle de M. de *Saint-Foix*. M. de *Taulès* , qui a aussi beaucoup d'esprit , ne me paraît fâché de rien.

Vous reverrez bientôt M. de *Chabanon* avec un plan , et ce plan me paraît prodigieusement intéressant.

1766. L'ex-jésuite dit que, s'il y avait songé, il lui aurait donné la préférence sur ce maudit Triumvirat qui ne peut être joué que sur le théâtre de l'abbé de *Caveyrac*, le jour de la Saint-Barthelemi. Je lui ai proposé de donner les Vêpres siciliennes pour petite pièce.

Je viens de lire une seconde édition des nouveaux *Mélanges de Cramer*. Je me suis mis à rire à ces mots : *L'ame immortelle a donc son berceau entre ces deux trous ! Vous me dites, Madame, que cette description n'est ni dans le goût de Tibulle, ni dans celui de Quinault ; d'accord, ma bonne ; mais je ne suis pas en humeur de te dire ici des galanteries.*

J'ai demandé à *Cramer* quel était l'original qui avait écrit tout cela ? Il m'a répondu que c'était un vieux philosophe fort bizarre, qui tantôt avait la nature humaine en horreur, et tantôt badinait avec elle.

Je me mets sous les ailes de mes anges pour le reste de mes jours. Madame *Denis* et moi, nous vous remercions d'avoir lavé la tête à *Pierre*. *M. Dupuits* n'en fait encore rien, parce qu'il est en Franche-Comté ; sa petite femme, qui en fait quelque chose, est à vos pieds ; elle est très-avisée.

L E T T R E C X C.

A M. M A R M O N T E E.

23 d'avril.

M O N cher confrère , j'attends votre *Lucain*, et j'attendrai votre *Bélisaire* avec plus d'impatience encore , parce qu'il sera entièrement de vous. C'est un sujet digne de votre plume ; il est intéressant , moral , politique ; il présente les plus grands tableaux. Si nous étions raisonnables , je vous conseillerais d'en faire une tragédie. Je soutiendrai toujours que vous étiez destiné à en faire d'excellentes , et que ceux qui vous ont dégoûté sont coupables envers la nation. 1766.

Vous n'irez donc point en Pologne avec madame *Geoffrin* ? Cependant , quand la reine de Saba alla voir *Salomon* , elle avait assurément un écuyer ; vous feriez un voyage charmant , mais je voudrais que vous passassiez par chez nous.

Il est très-vrai que la raison perce , même en Italie , et que le Nord commence à corriger le Midi. Les progrès sont lents , mais enfin les nuages se dissipent insensiblement de tous côtés ; les rois et les peuples s'en trouveront mieux ; les prêtres même y gagneront plus qu'ils ne pensent ; car , étant forcés d'être moins fripons et moins fanatiques , ils seront moins haïs et moins méprisés.

Je viens de lire l'article *Langue hébraïque* , suivant votre bon conseil ; il est savant et philosophique.

1766

L'auteur n'a pas osé tout dire. Il est incontestable que l'hébreu était anciennement un dialecte de la langue phénicienne. Les Hébreux appelaient la Phénicie le pays des savans; et une grande preuve qu'ils n'ont jamais habité en Égypte, c'est qu'ils n'ont jamais eu un seul mot égyptien dans leur langue, ou plutôt dans leur misérable jargon.

J'ai lu quelque chose d'une *Antiquité dévoilée*, ou plutôt très-voilée. L'auteur commence par le déluge, et finit toujours par le chaos. J'aime mieux, mon cher confrère, un seul de vos contes que tous ces fatras.

Madame Denis vous fait mille complimens. Je suis bien malade; je m'affaiblis tous les jours; je vous aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E C X C I.

A M. D A M I L A V I L L E.

23 d'avril.

LE printemps, qui rend la vie aux animaux et aux plantes, nous est donc funeste à l'un et à l'autre, mon cher ami. Nous sommes tous deux malades; consolons-nous tous deux. Voilà déjà du baume mis dans votre sang, par la liberté qu'on donne à l'*Encyclopédie*. Je crois que je renaîtrai quand je recevrai le petit ballot que vous m'annoncez par la diligence de Lyon.